

OLIVIER DELORME

*Les Enfants de février*

« Il faut donc que je meure puisque je n'ai pas su secourir le compagnon qu'on vient de me tuer !

Il est mort loin de sa patrie et [...] moi je ne retournerai jamais dans la mienne puisque Patrocle je n'ai pu le sauver. »

Homère, *Iliade*, XVIII.

« Nous sommes pardonnés,  
quoi que nous fassions,  
avant qu'on nous pardonne. »

Nikos Kavvadias, *Le Quart*.

**N**ikos et Stavros étaient nés dans deux maisons voisines de Vathi, un jour de février, clair et ensoleillé ; un jour où l'air est limpide, presque tiède, où la lumière inonde les vergers qui sertiennent le village, ruisselle sur le feuillage ciré des citronniers et des mandariniers, sur les oranges et les pamplemousses qui enguirlandent les arbres en cette saison. Un jour de février qui ressemble tant au printemps qu'un proverbe du Dodécanèse recommande de ne pas s'y laisser prendre et de garder son bois en prévision des bourrasques de mars.

Ce jour-là, Dimitris avait le premier fait chercher la sage-femme à Pothia, la capitale de l'île, dès que Koula, sa chère épouse, était entrée dans les douleurs. Mais une heure après son arrivée, Kostas avait fait irruption chez son voisin en hurlant que la matrone devait immédiatement se rendre au chevet de sa tendre Despina. Elle aussi allait mettre au monde son premier enfant et, bien qu'elle fût plus courageuse que la plus dure des mules, elle avait commencé à gémir d'une façon qui avait jeté ce trompe-la-mort de Kostas dans une terreur aussi sacrée que celle dont ce casse-cou de Dimitris était la proie depuis que Koula avait poussé sa première plainte.

Les deux futurs pères, qui étaient les meilleurs amis du monde et pêchaient l'éponge ensemble depuis toujours, avaient failli en venir aux mains. Jusqu'à ce que l'accoucheuse leur imposât silence et leur ordonnât, d'une voix qui excluait toute objection, d'aller chercher Despina et de la coucher à côté de Koula.

À cette époque, à Kalymnos, il y avait les enfants du départ et ceux du retour, ceux de février et ceux d'août. Stavros et Nikos appartenaient à la première catégorie, fils de la fièvre du grand appareillage de mai, lorsque tant d'hommes quittaient l'île, sur une nuée de caïques, en direction des côtes africaines où les éponges sont plus belles et plus nombreuses. Durant les nuits qui précédaient, les maisons de Kalymnos avaient bien du mal à étouffer les soupirs de ceux que l'amour presse de s'étreindre plus fort avant de se séparer ; l'amour et l'instinct de l'espèce – d'autant plus impérieux que, pendant six mois, les épouses de pêcheurs seraient toutes des veuves en sursis.

Le caractère des enfants de février se ressentait forcément de la tension dans laquelle on les avait conçus. La semence dont ils naissaient avait jailli après un coup de rein dont chaque pêcheur savait qu'il pouvait être le dernier, et les enfants de février apprenaient, dès le ventre de leur mère, que la vie est éminemment précaire. Ils venaient au monde lorsque leur père était rentré – parfois invalide. Ou lorsqu'il était mort. Signes de victoire ou chargés d'une revanche. Les enfants de février étaient plus entiers, plus intransigeants, plus téméraires, plus avides de sensations et plus dépensiers, des têtes brûlées – des pêcheurs d'éponge dans l'âme.

Les enfants d'août, au contraire, étaient ceux du soulagement, des nuits d'ivresse qui suivaient le retour de novembre. Mais ils nais-

saient dans une île de nouveau désertée par les hommes ; dans un monde de femmes, de paralytiques et de vieillards, dominé de nouveau par l'angoisse. Les enfants d'août étaient réputés prudents, voire pusillanimes, économes de leurs sous comme de leurs émotions – jamais, ils ne seraient des seigneurs. Quant aux Kalymniotes qui voyaient le jour entre mars et juillet, soit ils étaient les infortunés enfants de pères (paysans, commerçants, fonctionnaires...) qui, restés dans l'île en mai, ne pouvaient être considérés tout à fait comme des hommes, soit ils étaient des bâtards, la pire punition que Dieu puisse infliger à un pêcheur d'éponges de Kalymnos – pire que la mort et même que la paralysie.

Koula avait été la première à entrer dans les douleurs, mais aussi la plus longue à en être libérée. Des deux garçons de février et à cinq minutes près, Nikos était « l'aîné ». Conçus la même nuit et nés dans le même lit, ils se connaissaient dès avant leur naissance. Leurs mères se voyaient chaque jour ; leurs pères partageaient les mêmes dangers ; Nikos et Stavros avaient été baptisés le même dimanche, et les parents de l'un étaient aussi les parrain et marraine de l'autre.

Tous les deux premiers-nés et seuls enfants mâles d'une maisonnée dont ils devenaient les seuls « hommes » pendant six mois, Nikos et Stavros avaient grandi au milieu d'un bataillon de femmes, mère, grands-mères, tantes et sœurs, pour qui ils étaient à la fois un talisman contre les dangers menaçant chaque seconde les absents, et une icône à travers laquelle les morts continuaient malgré tout d'être là – des femmes toutes-puissantes parce que la tradition du Dodécanèse les établissait héritières des maisons et que la nécessité les contraignait à répudier toute faiblesse, mais qui vouaient à ces deux fils uniques une totale dévotion et leur abdiquaient d'avance même ce qu'ils ne pensaient pas à demander.

Enfants, ils avaient partagé les mêmes jeux ; écoliers, ils étaient toujours assis côte à côte sur le même banc ; adolescents, ils avaient écrit ensemble les mêmes slogans patriotiques contre les Italiens qui occupaient leur île depuis 1912 ; jeunes mâles, ils avaient toussé autant l'un que l'autre, après que l'un eut passé à l'autre la première cigarette, et c'est le même soir, dans un coin sombre de la même rue, qu'ils avaient embrassé leur première fille.

Aucun des deux n'avait jamais imaginé faire un autre métier que celui de son père et, dès l'âge de dix ans, ils avaient tous les deux